Zeitschrift: Schweizer Soldat : Monatszeitschrift für Armee und Kader mit FHD-Zeitung

Herausgeber: Verlagsgenossenschaft Schweizer Soldat

Band: 15 (1939-1940)

Heft: 8

Artikel: Le démon des Mayens du Plan

Autor: Braschoss, Louis

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-707790

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.08.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Le démon des Mayens du Plan

C'est un vieux marguillier à la peau ridée comme une pomme rainette après l'hivernage au fruitier qui m'a conté cette histoire. Un marguillier et fossoyeur de montagne qui sonne les cloches pour les baptêmes, les noces, qui sonne le glas et le tocsin, qui enterre les morts. Un tel personnage, devenu homme d'église et philosophe par la force des choses, ne saurait mentir, l'histoire est donc vraie ...

A Liddes, la fête battait son plein. Un orchestre de Martigny jouait des valses dans le café principal. Depuis deux jours et deux nuits les musiciens travaillaient. A bout de souffle le trombone lançait dans l'air surchauffé trois lamentables notes; le pianiste avait enlevé col et veste, sa chemise de toile était imprégnée de sueur; le premier violon jouait sur trois cordes la quatrième ayant sauté; l'alto saoul dormait sur un canapé. Seul le flûtiste, un enragé petit Italien, ne se souciait ni de la chaleur, ni de l'odeur ou de la fatigue; frappant du pied sur le parquet pour marquer la mesure, il menait à lui seul la danse. Depuis deux jours et deux nuits les couples tournaient: c'était une belle fête.

Personne à Liddes de sang-froid, la danse et le vin tournaient toutes les têtes. Rosalie à laquelle je demandais deux œufs au plat me rit au nez: «Travailler aujourd'hui, ah bien! non, on danse!» Elle partit au bras d'un colosse brun.

Le marguillier était seul dans son état naturel. Assis sur le mur du cimetière, il écoutait la musique en regardant sa prochaine demeure, songeant sans doute que parmi ceux qui étaient déjà couchés là beaucoup avaient ri et dansé avec insouciance, sans penser à la vieillesse difficile, aux chagrins de la vie.

Chez le marguillier j'ai mangé et bu et, comme tout faisait prévoir un orage, j'ai accepté l'hospitalité de sa grange. La soirée que nous passâmes ensemble me valut cette histoire; elle me fut contée au son du flûtiste enragé, du trombone, du violon estropié. Je laisse la parole à mon hôte me contentant de transcrire en français son patois civilisé:

— Cette fête me rappelle une histoire d'il y a bien longtemps. Elle a fait travailler il y a septante ans toutes les langues des commères de la vallée. Comme j'étais enfant de chœur alors, j'ai assisté à toute l'affaire.

De ce temps-là les Valaisans des différentes vallées n'avaient pas beaucoup de rapports entre eux. Il y avait eu les vilaines querelles entre le haut et le bas Valais et, ma foi, après s'être tiré dessus, c'est dificile de se tendre la main. Enfin, on commençait à s'entendre, on oubliait les chicanes. Des mariages, des héritages, les relations du clergé, unissaient entre eux et petit à petit nos montagnards.

La jeune Marie Poyet de Champéry, une orpheline de vingt ans, fort jolie sous son mouchoir rouge, avait hérité de sa mère un pâturage dans le val d'Entremont. Chaque printemps, au mois de juin quand la saison était assez avancée, elle venait aux Mayens du Plan — c'était le nom du pâturage — avec vingt génisses pour y passer l'été. Vous pensez bien qu'elle ne manquait pas de prétendants. Le mieux accueilli était, certes, un brave garçon, pas riche, mais plein de cœur, qui s'appelait Joseph.

Les amoureux s'étaient fréquentés pendant deux étés et se promettaient bien de faire la noce cette année-là. Malheureusement les langues allaient leur train: on causait de l'étrangère de Champéry qui se montrait si fière avec le petit monde de Liddes. Si, de ce temps-là, les lettres anonymes n'étaient pas encore inventées, les langues de vipères piquaient tout de même et, la jalousie aidant, on fit tant et si bien que le village raconta bientôt un tas de vilénies sur la bergère du Plan.

*

— Dis donc, Joseph, disaient les commères, elle ne s'ennuie pas ton amoureuse là-haut, les gas qui rôdent dans les montagnes disent qu'ils y voient souvent des culottes. Faudrait surveiller ça, mon petiot!

— Oh! ces filles de par là-bas, caquetaient les autres, elles sont toutes les mêmes, un pour l'été, un pour l'hiver, il y en a peut-être bien aussi un pour le printemps et l'automne, sans compter les entre-deux.

Alors Joseph prit le parti d'aller voir. Il quitta au crépuscule le village, monta le rapide sentier de chèvres de l'Oujet de Mille, traversa un champ de bruyères et arriva aux Mayens au moment où la lune se levait à la lisière du pâturage. Il resta derrière une souche le temps de fumer trois pipes. La petite fenêtre du chalet était éclairée, on entendait par moments le bruit des vaches se frottant contre le bois de l'étable ou faisant tinter leurs «senailles». Un gros nuage de fumée sortait de la cheminée.

Soudain Joseph vit la porte s'ouvrir, mais ce ne fut pas le frais corsage de sa bonne amie qui se montra, non, un homme fumant un cigare alla puiser de l'eau au torrent, fit le tour de l'étable, rentra et ferma le verrou.

Joseph, solide gaillard, ne reculait pas devant le danger, on le vit souvent à l'œuvre en temps d'inondations ou dans les incendies; comme un autre il savait se battre et rossa bien des mauvais plaisants. Mais, à ce moment-là — mon Dieu, cela a changé, ainsi que bien des choses — les garçons de nos villages étaient timides en amour, c'étaient les filles qui faisaient toutes les avances, les gas disaient «oui» ou «non». Ainsi, au lieu de bondir sur l'homme des Mayens, il resta tout interloqué. Sa force s'en était allée, il était là comme un petit enfant auquel on aura dit: «N'y touche pas ou tu auras du fouet.» Il ne savait plus pleurer, il jura donc:

— Sacré nom d'un chien, je serais bien bête de me battre pour cette pécore, cette rien du tout. Je me fiche de ses écus et la laisse à son amant.

Il était pourtant très amoureux. Souvent à la tombée de la nuit, sous prétexte de braconner, il monta aux Mayens du Plan; toujours il vit l'homme mystérieux qui, au moindre bruit, rentrait au chalet.

La saison était bientôt finie, les colchiques commençaient dans les champs, les mélèzes étaient déjà dorés. Joseph raconta son chagrin au curé, le seul homme qui pût approcher Marie sans l'effaroucher.

Un dimanche, après la messe, le bon curé appela la jeune fille.

— Ma petite, je vais te confesser, ce n'est pas le jour, tant pis, dis-moi tout et l'on verra ce que l'on peut faire.

— Mais, Monsieur le curé, je n'ai rien sur la conscience. Ah! que si, l'autre jour, j'ai juré par le saint nom de Dieu, car j'ai cassé mon plus beau pot.

— Allons va, petite, dit le curé tristement. Réfléchis à ce que tu fais. Tu es orphéline, tu as besoin de conseils, viens vers moi quand tu voudras.

Le soir de cette conservation le curé se mit en route, monta le sentier rocailleux; il soufflait beaucoup, car il était déjà gros. Pour passer sous les sapins il retroussa jusqu'aux genoux sa longue soutane et mit son

Notre concours de Noël

Afin d'égayer les soirées du soldat, nous organiserons dorénavant des concours divers. Voici, à l'occasion de Noël, notre concours de mots croisés, doté de 15 prix. Leur nature reste secrète — ce sera une surprise pour les heureux gagnants!

Règlement du concours de mots croisés.

Peuvent y participer:

Tous les soldats, sous-officiers et officiers de l'armée suisse, en service entre le 20 et le 31 décembre 1939.

Tous les abonnés civils du «Soldat Suisse».

Les réponses doivent parvenir *avant le 1er janvier* à l'adresse suivante: Rédaction du Soldat Suisse, Case Gare 2821, Zurich. L'enveloppe portera la mention: «*Concours de Noël.*»

Pour ne pas détériorer le Journal, recopiez simplement la grille sur un papier blanc et remplissez-la.

Toutes les solutions justes participeront au tirage au sort des 5 prix.

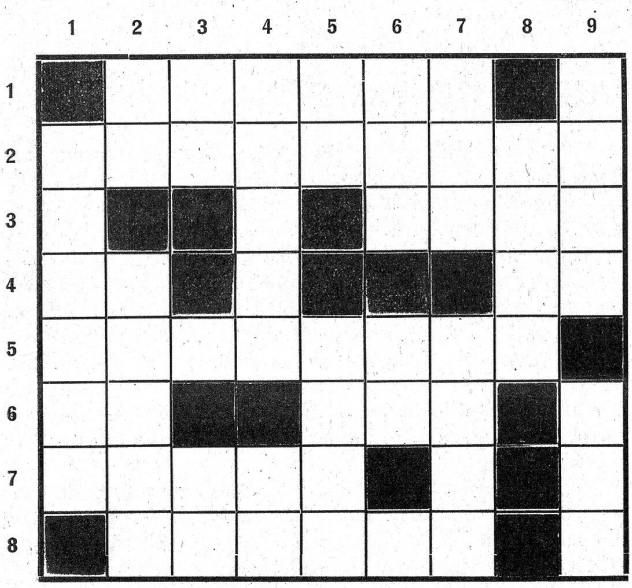
Les résultats du concours seront publiés dans le dernier numéro de janvier du «Soldat Suisse».

Les décisions du jury — celui-ci est composé de membres de la commission de rédaction du Soldat Suisse — sont sans appel.

Nous ne pourrons entreprendre aucune correspondance particulière au sujet de ce concours.

Et maintenant, au travail! — *Bonne chance!*

Mots croisés



Horizontalement:

1. Chacun de nous l'est.
2. Terrain d'atterrissage.
3. Ce que suscite une souris chez les soldats féminins.
4. Les deux premières lettres d'un mot de gratitude.
5. Pour qualifier une bonne copine.
6. Ecole de recrues. — A fait des dégâts.
7. Conserves militaires en boîte.
8. Nous la défendons.

Verticalement:

1. Toutes les troupes le sont.
2. Au Sud-Est. — Nous ne le sommes guère du pas cadencé.
3. Une couverture qui n'est pas militaire. — Dénudé.
4. Inversé: Contrée voisine à la Suisse, dans l'ancienne Autriche, où l'on s'est souvent battu. — Georges Isard.
5. Phonétiquement: petit nom d'André. — Les pères des mulets.
6. Une arme qui n'est plus actuelle. — Le costume d'Adam.
7. Inversé: Une spécialité gastronomique ignorée par le caporal de cuisine. — Employé à la vendange.
8. Engin de guerre maritime.
9. Les officiers s'y plaisent. — Ce que le Général serait bien inspiré de faire rabattre dans l'armée suisse!

---

chapeau rond sous le bras. Il se posta près du chalet. Pendant longtemps, aux derniers rayons du soleil, il lut son bréviaire, puis il regarda au travers des arbres le panorama. Devant lui s'étalait tout le massif du Mont-Blanc, ces groupes d'aiguilles, ces immenses glaciers. Tout était rouge, seul un gros nuage violet se promenait dans le ciel. Il avait la forme d'un dragon, et le curé crut y voir un signe de malédiction pour les Mayens du Plan.

Enfin, un homme, fumant la pipe, sortit du chalet. Il roula une brouette près du fumier, siffla entre ses doigts, rentra et tira le verrou.

— Sainte mère de Dieu, murmura le curé, cette fille m'a menti à confesse. L'on va bien voir.

Il sortit de sa cachette et frappa à la porte:

— Qui va là si tard? dit Marie de l'intérieur. Je ne veux pas ouvrir. Le village est tout près, vous n'avez qu'à descendre le ravin ...

— Ouvre, Marie, c'est le curé.

— Alors attendez.

Il attendit longtemps, enfin Marie ouvrit et le fit entrer.

— Qui vous amène ce soir? Monsieur le curé? Rien de grave j'espère. Le berger des Oujets ne serait pas malade, des fois? Non, alors que faut-il vous offrir? un bol de crème? un verre de vin avec du fromage de chèvre? Non. Dites donc, Monsieur le curé, il n'est rien arrivé à Joseph au moins? Mais qu'a-t-il contre moi, le garçon, il ne me cause plus, il se sauve quand je descends à Liddes?

— Tu le sais mieux que moi, Marie. Ma visite est finie, adieu.

Le curé s'en alla à regret. Il aimait la propreté chez ses paroissiens et le chalet de la petite était magnifiquement tenu. Les channes, — qui ne venaient pas de la fabrique du Brocard, celles-là — reluisaient, les bols, les cuillers de bois, les seillots n'avaient pas un grain de poussière. On aurait mangé sur le sol dallé. «Quelle femme cela aurait fait pour Joseph!» songea-t-il en franchissant le seuil.

Une fois dehors, le malin curé attendit un moment, puis il monta sur une bûche pour coller son nez contre la vitre de la petite fenêtre. Il sentit, il me l'a juré ensuite, une forte odeur de soufre, qui, comme chacun le sait, indique la présence du diable.

Il y avait à l'intérieur, assis sur la chaise de Marie un homme qui, les jambes croisées, fumait sa pipe.

— Aucun doute, pensa le curé, la petite est ensorcelée, c'est comme le seigneur qui se fait loup-garou,

cette fois c'est une femme qui devient un homme. A-t-on jamais vu pareil sortilège?

Tout curé qu'il était, malgré la soutane et le chapeau rond, malgré les branches et les bruyères, il s'enfuit en traçant dans l'air de grands signes de croix.

Cette histoire est longue et vous avez sommeil, alors je résume:

On fit appeler Monsieur le prévôt qui monta de Martigny en grande hâte sur son mulet, on manda les curés de tout l'Entremont et les chanoines du St-Bernard, y compris les novices et les frères lais; les enfants de chœur formèrent cortège, parcoururent les villages pour ameuter la populace; je portais la croix. On bénit l'eau de trois seilles neuves. Puis, les notables de l'endroit précédés du clergé se rendirent aux Mayens du Plan pour chasser le démon.

Au moment où la procession débouchait sur le pâturage l'homme courait après une génisse. Effrayé de voir tout ce monde il voulut rentrer au chalet. On le cerna, lui couvrit la tête d'un drap blanc, on l'aspergea de l'eau bénite des seilles. Monsieur le prévôt assisté de notre curé exorcisa. Après quoi l'on enleva le drap et l'on trouva dessous, échevelée et tremblante de frayeur, Marie habillée d'un pantalon et d'une veste d'homme.

Elle expliqua alors en pleurant beaucoup que, dans son pays de Champéry, les femmes portaient des pantalons et fumaient. Elle n'avait pas pensé déplaire au bon Dieu, au curé et à Joseph en s'habillant ainsi et en suçant sa pipe lorsqu'elle s'ennuyait seule dans le haut chalet. Elle n'aurait osé le dire à personne de peur des mauvaises langues. Elle avoua qu'elle aimait bien Joseph et que, s'il ne voulait pas d'elle, elle resterait vieille fille...

Il se but à Liddes le jour de la noce de nombreux tonneaux, et non pas de cette bière qui nous vient des Allemagnes, mais du fameux petit blanc; on fit une fête magnifique. Le bon curé, un peu pompette, célébra sans plus tarder le mariage de Marie et de Joseph qui allèrent passer la nuit aux Mayens du Plan.

L'histoire ne dit pas s'ils fumèrent ensemble une bonne pipe avant de se coucher, mais, ce que je sais, c'est que dans le ménage ce fut toujours elle qui porta la culotte.» *Louis Braschoss.*

Ai lettori di lingua italiana

Per ordine del Generale, il «Soldato svizzero» viene distribuito alla truppa in veste di giornale ufficiale dell' esercito. Illustrato e redatto nelle lingue nazionali, esso ha il compito di ravvivare il contatto tra i militari, sia in servizio che in congedo, e fra l' esercito e la popolazione.

Tutti gli altri giornali militari devono cessare la loro pubblicazione. «Temp da guera!» però, il foglio dei soldati svizzeri di lingua italiana al fronte che già cominciava ad essere molto richiesto, non scomparirà completamente, ma sarà, in parte, incorporato nel giornale dell' esercito.

Già col prossimo numero, due pagine del settimanale, continuando il programma di «Temp da guera!», saranno intonate umoristicamente e concepito secondo la mentalità degli svizzeri di lingua italiana.

Invitiamo caldamente ufficiali, sottufficiali e soldati a collaborare alla redazione delle pagine di lingua italiana con lettere, racconti su fatti vissuti, aneddoti, ecc., che vanno inviati alla redazione: Casella postale, Zurigo stazione.

Dal lato umoristico poi, affinchè le pagine del «Soldato svizzero» abbiano a rispecchiare veramente lo stato d' animo dei soldati ticinesi (che piace tanto anche ai camerati d' oltralpe), è necessario che tutti se ne interessino. Ognuno conosce una barzelletta, un fatterello, una battuta; ognuno ha uno spunto da offrire. Contiamo molto sulla collaborazione di tutti, per dar sangue, vigore e allegrezza alle pagine di lingua italiana del «Soldato svizzero».

I collaboratori di «Temp da guera!» continuino la loro opera e mandino materiale al fuc. Pio Ortelli, Mendrisio, il quale è incaricato di far rivivere sul giornale dell' esercito il foglio ticinese «Temp da guera!»

La redazione.

Natale di 25 anni or sono (Dal diario di un soldato.)

Su di una collina tra Lugaggia e Tesserete s'ergeva in posizione dominante un pino: aveva come sfondo le montagne coperte di neve, a sinistra e a destra, lungo la valle, poggi e colline con piante di gelso e di fico. L'orizzonte verso mezzogiorno era formato dal San Salvatore superbo e dallo specchio del lago ai suoi piedi. Il paesaggio formava un quadro magnifico tanto più quando sopra di esso si apriva il cielo azzurro. Nel dicembre 1915 la natura non presentava il solito quadro splendente; anch'essa festeggiava il Natale in un atmosfera di guerra: una densa cortina di nebbia nascondeva lo splendore del cielo, che altrimenti avrebbe irradiato sopra Betlemme. Malgrado ciò spirava tanta pace sulla vallata quando, appena calata l'oscurità, la nostra compagnia si raccolse attorno al pino della collina, trasformato in albero di Natale e tutto illuminato dalla luce di centinaia di candele. Accanto sorgeva una pianta di alloro e in mezzo spiccava la bandiera del battaglione.

Dopo che il coro della compagnia ebbe cantato l'inno «Alles Leben strömt aus dir» il Signor capitano Hössli tenne un discorso ai soldati: «I cannoni tuonano ed i fucili crepitano ancora intorno ai confini della Patria, mentre noi festeggiamo il Natale. Il suono delle campane di Natale, che di solito annuncia la pace, si propaga ancora sui campi di battaglia rossi di sangue. Separati dallo spazio, ma vicini nello spirito, festeggiamo sul campo coi nostri camerati delle nazioni belligeranti la più bella festa della Cristianità. Grazie alla saggia diplomazia delle nostre supreme autorità ed all'alta stima di cui godono il nostro esercito ed i suoi condottieri, la nostra Patria è stata fino ad oggi risparmiata agli orrori della guerra e della tremenda miseria che essa apporta. Ciò malgrado la nostra Patria soffre in tutta la sua struttura economica. Il mondo anela ad una prossima fine della guerra. Anche noi svizzeri siamo stati chiamati alle armi per occupare le frontiere, ad offrire al paese il nostro sacrificio personale e questa occupazione ha indubbiamente avuto dei vantaggi che non possiamo misconoscere: infatti mentre durante il primo periodo della mobilitazione imparammo a conoscere il Giura bernese, ci troviamo ora nel bel mezzogiorno della nostra Patria, in mezzo ai fratelli ticinesi.»